Document generated on 06/03/2025 12:12 p.m.

Espace
Art actuel

Je relis tes lignes de Marie-Michelle Deschamps et Éléonore False

Raphaëlle Cormier

Number 120, Fall 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88832ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cormier, R. (2018). Review of [Je relis tes lignes de Marie-Michelle Deschamps et Éléonore False]. *Espace*, (120), 97–98.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Je relis tes lignes de Marie-Michelle Deschamps et Éléonore False

Raphaëlle Cormier

DIAGONALE
MONTRÉAL
21 AVRIL –
9 JUIN 2018

Marie-Michelle Deschamps et Éléonore False se sont rencontrées en 2014 à l'occasion d'une résidence effectuée à Triangle France, à Marseille. L'une multiplie les médiums et les supports en détournant habillement la matérialité première de ses trouvailles, tandis que l'autre travaille le collage dans un jeu d'échelle faisant passer des images miniatures au grandiose. Les deux sont précises et appliquées, en maîtrisant un maniement minutieux des éléments, qui rapproche drôlement leur travail de celui du scientifique dans son laboratoire. Elles collectionnent les images et les objets – de l'ordre du rebut, de la retaille, du banal et du presque rien – qu'elles rendent précieux par l'attention, les soins et le traitement qu'elles leur portent, aux confins de l'atelier. Elles sont méthodiques, s'appliquant à la répétition d'une pratique journalière, où le quotidien, par élan de sérendipité, se laisse toutefois surprendre par maintes dérivations, en voyant éclore des découvertes inattendues. Surtout, toutes deux cultivent un intérêt pour la déambulation dans le paysage, mais aussi une soif de parcourir, à la manière du flâneur, les livres et les manuscrits, en sillonnant avidement leurs pages et leurs lignes.

Dans le titre de cette exposition bourgeonne l'idée de relecture, de retranscription, de reformulation. Se rapportant à la reliure, à la matérialité même du livre, le titre évoque également une volonté de relier, point par point, les éléments; d'établir une mise en commun qui transcende l'individualité des deux pratiques artistiques. *Je relis tes lignes*

Marie-Michelle Deschamps et Eléonore False, *Je relis tes lignes*, 2018 (détail). Avec l'aimable permission des artistes et du Centre Diagonale. © Maxime Brouillet.

naît du désir de faire rencontrer, une fois de plus, le travail des deux artistes – un projet qu'elles nourrissent au fil de leur relation épistolaire outre-mer alors qu'elles tentent toutes deux de déchiffrer *Le territoire du crayon. Microgrammes* de Robert Walser. Au-delà de leur amitié tangible et manifeste, le spectateur devient le témoin intime et privilégié d'une connivence qui imbrique, l'une à l'autre, les œuvres exposées, brouillant la ligne entre les deux pratiques. En effet, difficile de tirer un trait net et de déterminer avec précision là où les interventions de Marie-Michelle Deschamps finissent et où celles d'Éléonore False commencent.

Ainsi, on déambule dans l'exposition en faisant la lecture d'une correspondance dans laquelle les mots, absents, sont remplacés par un langage pictural et matériel. Dans l'œuvre *Better Times* (2017) de Deschamps, un journal est dépouillé de tout son lexique habituel, transgressant le sens même de l'objet. Plutôt que d'être saturé de nouvelles, le papier journal est délicatement recouvert d'aquarelles. Ces dernières, jouant avec l'ajout et l'absence, le plein et le vide, incorporent dans leur composition le support qui les accueille. Reprenant le rose singulier et distinctif du *Financial Times*, l'artiste favorise, par opposition, la sensualité du matériau. Un contraste avec la charge symbolique conventionnellement patriarcale de l'objet initial. Retenu au mur par un aimant, le journal en suspension est privé de son aspect tactile, empêchant également l'accès à son contenu.

Ce rapport à l'écriture, si cher aux artistes, est réaffirmé à deux autres reprises par l'apparition sporadique de lettres de l'alphabet. *C* (2017), une œuvre sculpturale de False, réfléchit au poids des mots. Un câble, tiré et tendu au sol par un galet rond et lisse, retient en son centre une porcelaine représentant la lettre C. Celle-ci est noircie par le feu. Plus loin encore, *M for water* (2018) de Deschamps remanie quelques dérivés de la lettre M. Le zigzag décuplé transforme le symbole en une vague continue alors que l'étirement d'une de ses pattes le pousse à l'abstraction. En aplat et dispersés, les lettres et les fragments des lettres s'inscrivent au mur comme des hiéroglyphes. False et Deschamps troublent ici la perception des signes dont le sens est reconnaissable par convention.

Les collages d'Éléonore False, qu'il s'agisse des petits comme des grands formats, possèdent un rapport fondamental au corps. Ils passent de l'évocation charnelle, par l'emploi d'une palette de couleurs et d'une gamme de textures se rapportant directement à la chair, à la reconstitution d'un visage qui, avec subtilité humoristique, se révèle au regard par l'observation soutenue et contemplative; ici, un genou en fleur; là, un immense aplat beige saumoné. Un coquillage laisse poindre un sourire sur le portrait d'un personnage dont les yeux écarquillés se composent d'un buste de femme. L'artiste, travaillant exclusivement avec des échantillons glanés dans des livres, refuse délibérément de se soumettre à la recherche numérique de contenu. Le résultat passe donc de la découverte fortuite d'images à l'orchestration adroitement planifiée de leur rencontre.

Quelques œuvres de Marie-Michelle Deschamps suggèrent la pratique de l'herbier. La série *Swan* (2018) est l'une d'entre elles. Des retailles de papier carbone sont insérées entre deux plaques de plastique à la manière des lamelles scientifiques, ces plaquettes de verre pour microscope. Par leur forme, leur transparence et leurs craquelures, les feuilles de carbone découpées et pliées rappellent ultimement les feuilles d'un arbre que l'on aurait conservées dans un cadre de verre. L'échantillonnage contraste entre l'aspect industriel d'un tel matériau et son traitement. D'un usage institutionnel, l'objet glisse vers la rareté.

Alors que les deux artistes accumulent les références aux aspects organiques, à la géologie, aux hiéroglyphes et aux herbiers, les divers dispositifs qui se déploient dans l'espace de la galerie évoquent, quant à eux, les musées d'histoire naturelle. Seulement, grâce à l'attention sensible avec laquelle elles mettent en scène les éléments, Deschamps et False favorisent une muséification qui n'enlève pas la vie; une pratique qui contraste vivement avec la manière dont les musées collectionnent habituellement, de façon mortifère, une panoplie de découvertes naturalisées, cristallisées et figées dans le temps et l'espace. En dialogue les unes avec les autres, les œuvres sont plutôt ravivées par le langage, une forme d'expression indubitablement vivante.

En parfaite symbiose avec son lieu d'accueil, *Je relis tes lignes* est une exposition lumineuse qui réinterprète de manière multiple le sens formel et conceptuel de la fibre, du papier, du fil et du tissu, en enchevêtrant avec finesse, pour le plus grand plaisir du spectateur, deux pratiques aussi sensibles qu'intelligentes.

Candidate au doctorat en sémiologie, Raphaëlle Cormier s'intéresse à l'artiste-archiviste 2.0, à la figure du flâneur baudelairien dans les mondes virtuels et à l'imaginaire de la fin du monde à l'ère numérique. Elle a, entre autres, travaillé auprès de Louise Simard pour la Triennale québécoise de 2011 ainsi que pour la revue *esse arts + opinions*. Elle est actuellement chargée de projets aux expositions à Arsenal art contemporain Montréal en plus d'être commissaire et cofondatrice de la plateforme Art Contemporary Club.

Paul Bourgault, *Transfiguration VIII*, 2016 et *Transfiguration I*, 2017. Acrylique sur toile, 183 x 152,5 cm. Vue partielle de l'exposition. Photo : Guy L'Heureux.